

Tangence



Robert Major ou l'art de relire

Robert Major, *Jean Rivard ou l'art de réussir. Idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Québec, PUL, 1991.

Robert Dion

Numéro 35, mars 1992

Des écritures à lire

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/025704ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/025704ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Tangence

ISSN

0226-9554 (imprimé)

1710-0305 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dion, R. (1992). Compte rendu de [Robert Major ou l'art de relire / Robert Major, *Jean Rivard ou l'art de réussir. Idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Québec, PUL, 1991.] *Tangence*, (35), 119–122.
<https://doi.org/10.7202/025704ar>

Tous droits réservés © Tangence, 1992

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

LIRE

Robert Major ou l'art de relire

Robert Major, *Jean Rivard ou l'art de réussir. Idéologies et utopie dans l'œuvre d'Antoine Gérin-Lajoie*, Québec, PUL, 1991.

En littérature québécoise, les années soixante et soixante-dix ont été, me semble-t-il, celles de la lecture attentive des œuvres — d'une première *vraie* lecture rigoureuse et contrôlée, qui entendait être à l'écoute des productions littéraires du passé afin de leur rendre justice. Il semble bien que les décennies suivantes seront celles de la relecture, c'est-à-dire d'une lecture qui ne réévalue pas seulement les œuvres, mais aussi les gloses déposées autour d'elles; qui, en somme, conjoint lecture «littéraire» et lecture «savante». Certes, que les œuvres d'Hubert Aquin, de Réjean Ducharme, d'Anne Hébert, de Claude Gauvreau fassent l'objet de relectures, voilà qui ne nous surprend guère, puisque leur richesse et leur polysémie font consensus; mais que le récit de Gérin-Lajoie, ce *Jean Rivard* dont plusieurs générations de critiques ont dénoncé l'innocuité, le côté réactionnaire, voire anti-romanesque — que semblable roman, donc, soit soumis à la patiente relecture d'un universitaire, cela a davantage de quoi étonner. C'est pourtant à cet exercice que s'est livré Robert Major dans un ouvrage récent publié aux Presses de l'Université Laval, *Jean Rivard ou l'art de réussir*.

À lire l'étude de Major, on constate d'emblée que l'interprétation critique d'une œuvre est une *institution sociale*, comme le notait d'ailleurs Alain Viala. En effet, l'un des principaux axes du travail de Major consiste à observer comment, par couches successives, une lecture de *Jean Rivard* — qui s'avère en fait un détournement du texte — se construit au fil des ans, et se solidifie.

Cette lecture orthodoxe, qualifiée ironiquement par l'auteur d'« agriculturiste », se développe de Camille Roy à Maurice Lemire. Elle fait du récit de Gérin-Lajoie « un vrai roman de [l]a race »; le personnage de Jean Rivard, écrit par exemple Charles-Joseph Magnan,

[...] prêche la fierté patriotique à ses compatriotes et leur rappelle que pour garder à la nationalité canadienne-française toute sa vigueur, sa pureté et sa noblesse, il fallait rester fidèle à la terre nourricière, au clocher natal et aux traditions canadiennes. (Cité par Major, p. 140-141)

D'après Major, cette lecture canonique sert non seulement à discréditer le roman, elle manifeste de plus un singulier aveuglement à ce qui fait l'intérêt et la nouveauté de *Jean Rivard* dans le contexte de la seconde moitié du XIX^e siècle. Prenant le contrepied de la *doxa* littéraire, le critique parvient à montrer que le roman s'inspire du *topos* de l'Américain tel que l'ont défini les contemporains de Gérin-Lajoie (Étienne Parent, par exemple) et quelques penseurs étrangers (Volney, Tocqueville, Emerson), pour le subvertir en l'acclimatant à la vallée du Saint-Laurent; que ce récit, loin d'être agriculturiste et physiocrate, exalte le capitalisme de type anglo-saxon, puisant ses références dans l'histoire des États-Unis comme dans certaines œuvres romanesques qui promeuvent l'idéologie libérale, *Robinson Crusoe* par exemple; que *Jean Rivard*, par conséquent, procède d'une intertextualité foisonnante (outre l'œuvre de DeFoe, il évoque entre autres le récit de l'épopée napoléonienne), s'inscrivant par là dans la modernité.

À la lumière des travaux de Major, le roman de Gérin-Lajoie ne paraît plus si unidimensionnel. Le critique se fait fort de le rétablir dans sa complexité — idéologique, sémantique, pragmatique — afin d'en exhumer l'idéologie progressiste, non pas purement rouge (libérale), mais teintée de bleu (conservatrice), donc mauve (p. 281-282)! Comme projet libéral souterrainement modelé par la geste capitaliste anglo-saxonne, *Jean Rivard* se situe de plain-pied dans son époque et dans son aire géographique. C'est l'un des grands mérites de cette étude de Robert Major que d'affirmer l'américanité du récit de Gérin-Lajoie et, par extension, d'une bonne part des romans québécois du XIX^e siècle. Ainsi, contrairement à l'idée reçue, les écrivains de la génération de Gérin-Lajoie ne se seraient pas frileusement reliés en Laurentie pour résister au monde extérieur, refuser la modernité et répudier leur américanité au profit d'une aléatoire et problématique francité; ils auraient voulu plutôt que « l'invention

et la forme de l'Amérique soient françaises", c'est-à-dire canadiennes, québécoises. Car leurs œuvres, ajoute Robert Major,

[...] sont des œuvres de conquête, d'immensité à posséder et à habiter, de société nouvelle à inventer. Ne serait-ce pas nous qui, insuffisamment sensibles à cette forme originale d'américanité qui cherchait à se déployer au milieu du XIX^e siècle, n'avons pas su lire? (p. 284)

Question pertinente, il va sans dire, surtout si l'on se reporte aux riches analyses de Major. Pour soutenir le thèse selon laquelle *Jean Rivard* est un roman moderne, enraciné dans l'Amérique et participant au surplus d'une véritable érudition littéraire, le critique n'hésite pas à mobiliser, dans un ouvrage très solidement charpenté et documenté, les ressources de l'histoire des idées, de la biographie intellectuelle, de l'analyse textuelle, paratextuelle et intertextuelle, ainsi que de la sociocritique.

Aucun doute qu'en reprenant l'étude de *Jean Rivard* comme «récit américain, imprégné de l'esprit américain, et même comme une utopie (obéissant aux lois propres du genre utopique)» (p. 17), Robert Major s'est donné un cadre de recherche productif. Le critique pose d'entrée de jeu que le Québec de l'époque n'était pas ce bloc compact disposé autour d'un clocher, mais une muraille poreuse. Le pays était bel et bien en situation d'ouverture. La démonstration de Major nous montre un Jean Rivard en phase avec son siècle, lettré mais pas pour autant allergique aux travaux manuels, qui *utilise* l'agriculture pour réaliser un rêve essentiellement capitaliste d'enrichissement, qui ne glorifie pas la terre mais lui fait rendre ses richesses, avant de se consacrer à une tâche plus haute: fonder une ville, c'est-à-dire, sur le modèle de la cité grecque, une petite république — moderne, certes, mais en quelque sorte *in illo tempore* et dans un non-lieu, bref: en Utopie.

Car ce colon qui n'en est pas un, ce faux agriculteur, cet ex-défricheur est, au premier chef, un fondateur d'ordre social — suivant la définition commune de l'utopiste. À cela, on peut ajouter que Jean Rivard est aussi lecteur; pas surprenant qu'il fasse dans sa bibliothèque une place privilégiée à *Robinson Crusoe*, «merveilleuse histoire d'enracinement et de prise de possession d'un espace» (p. 164), et au récit de la vie de Napoléon (cette figure de conquérant et de réformateur qui domine tout le XIX^e siècle). Il est clair que cet intertexte exhibé dans le récit de Gérin-Lajoie et assumé par le protagoniste lui-même vient complexifier le propos d'un ouvrage qu'on a considéré en règle générale comme monosémique,

primaire. Les caractéristiques qui apparentent *Jean Rivard* au récit utopique comme «description d'un monde constitué sur des principes différents de ceux qui sont à l'œuvre dans le monde réel» (Raymond Ruyer, cité par Major, p. 225) plaident en faveur de son inclusion dans la tradition américaine, d'autant plus que, d'une part, les grands romans étatsuniens du XIX^e siècle sont des utopies (on pense entre autres à *La lettre écarlate*, à *Moby Dick*, aux romans de Fennimore Cooper), et que, d'autre part, l'Amérique du Nord a été terre d'élection pour une multitude de groupes utopistes, des Shakers aux Puritains en passant par les Mennonites.

Incontestablement, on est ici à mille lieues de l'image d'Épinal qu'on s'est complu à diffuser sur *Jean Rivard*. Avec ce roman, on n'a pas affaire à un texte glorifiant une idéologie de conservation; bien au contraire, le récit de Gérin-Lajoie constitue un ouvrage mobilisateur, progressiste, qui invite les Canadiens à se mettre à l'heure de la société étatsunienne, à s'emparer du principal levier économique alors à leur portée, l'agriculture, pour ensuite créer, en se reposant uniquement sur leurs propres forces, une véritable industrie. Selon Major, le message de ce roman à thèse (chez lui, le terme n'est pas péjoratif) est on ne peut plus clair: s'il veut subsister, le peuple canadien-français doit imiter les mœurs anglo-saxonnes et mettre le pays en valeur par la colonisation, premier pas vers l'industrialisation. D'où le caractère ambigu du discours tenu dans *Jean Rivard*: l'ironie la plus subtile de cette œuvre tiendrait d'après Major «dans son discours profondément paradoxal: pour survivre, pour nous épanouir, nous devons nous faire autres» (p. 289). Or, ce discours, tout paradoxal qu'il soit, me semble indiquer le sens de l'évolution de la société québécoise de la fin du XIX^e siècle à nos jours. Mais c'est là une autre histoire...

Tout compte fait, le livre de Major résout un mystère de notre histoire littéraire: il réconcilie la pensée de Gérin-Lajoie avec celle de son beau-père et mentor, Étienne Parent, progressiste et américanophile. En relisant avec minutie *Jean Rivard*, en retournant les vieilles interprétations comme un gant, Major lève le voile sur un autre XIX^e siècle québécois, qui n'est pas celui des ultramontains. Dans une monographie roborative (qui nous change des innombrables recueils d'articles et autres *keepsakes* publiés ces années-ci), il modernise et élargit nos interprétations de la littérature du passé — ce qui, somme toute, me paraît répondre assez bien à ce que l'on attend de la recherche universitaire.

Robert Dion